

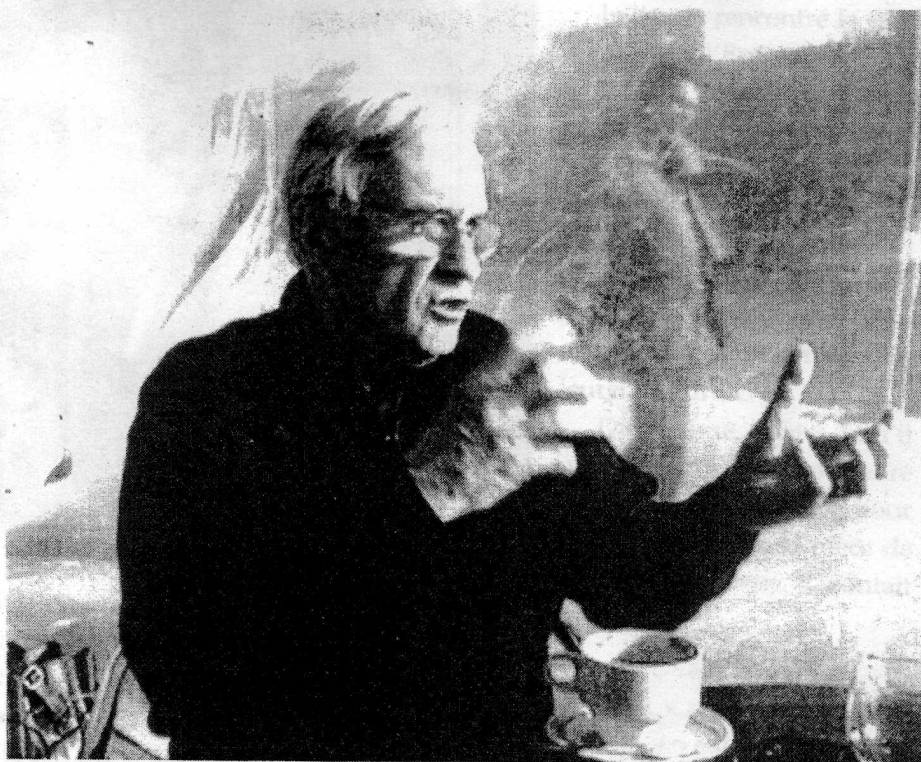
L'ombre du vent

Les gens ont parfois pensé que nous deux, nous formions une sorte de petit club. Mais à l'occasion de ses derniers films, nous avons eu d'âpres discussions. J'avais le sentiment que Frans van de Staak ne s'affrontait pas au vacarme somnambule de la télévision et se mettait à l'écart de l'arène des médias. À la technologie de l'envoûtement rapide d'où l'on ne se réveille plus jamais, il faut opposer le montage: ruptures aiguës et discordantes dans le flux des événements. Parfois je trouvais que Frans ne retenait pas assez les rênes de son matériau et remplaçait la précision par le fatalisme.

Je vois dans les journaux des nouvelles sur le dépérissement rapide des forêts et je note avec une brusque stupeur que nous continuons à vivre comme d'habitude, à peine touchés.

Je pense au nouveau film de Frans, *L'Ombre du vent*. Un homme et une femme vont et viennent, des portes s'ouvrent et se ferment dans de petites pièces anonymes, des maisons de vacances. Une valise qui se remplit et se vide sans cesse. Des vitres avec des morceaux de paysages découpés. Des mots, des fragments de phrases que l'homme (peut-être un garçon) et la femme (peut-être une jeune fille) se disent l'un à l'autre ou bien à eux-mêmes. En arrière-plan, le texte de Gerrit Kouwenaar se déploie; un texte où l'auteur dépeint avec force mais beaucoup de blancs comment le temps se consume, s'est consumé.

Il y a un tracé clair dans le mouvement des corps tendres et vulnérables. La voix de Kouwenaar trouve sa place là-dedans, le texte devient de plus en plus visible. Le bruit des paroles et des mouvements humains est entrecoupé d'images de nature, tout ce qui nous manque, dans l'encadrement des



J. Van der Keuken en novembre 1998, filmé par Thierry Nouel

fenêtres. Des paysages à la fois libérateurs et piétinés. Pas un mètre d'inviolé. C'est une écologie très quotidienne. Une forêt élimée. Un monde sur sa fin.

Quand la fille ouvre sa valise et que la caméra cherche ensuite son visage et le cadre, une musique commence pendant qu'elle nous interroge longuement du regard. Et tout à coup je dois faire un grand effort pour ne pas éclater en sanglots.

Cela n'arrive pas souvent. Je ne peux pas l'expliquer, mais dans ses moments les plus forts, Frans van de Staak est pour moi l'un des cinéastes qui s'approchent le plus de l'essence du cinéma. Non qu'il soit le plus doué ou le plus grand (qui peut en décider?), mais seulement ceci : il s'en approche au plus près.

Johan van der Keuken, *Skrien*, 1986.